

ajouterait foi à ma parole ? Crois-tu qu'elle se laisserait séduire par des flatteries, par des promesses, par la perspective d'une existence princière ?

— Oh ! jour de Dieu ! jamais ! On lui écrasera la tête sur la pierre plutôt que de lui faire oublier sa foi, de lui arracher un mot seulement au détriment des...

Un coup de pied, plus violent encore, donné sur le pavé, avertit Olric qu'il était inutile de continuer. Bientôt même il se trouva seul. Un domestique vint ensuite, d'une voix dure, lui demander où il voulait qu'on le reconduisît.

— Tout bonnement à la porte. Pour le reste, nous nous en tirerons bien, Tobi et moi. Je vous remercie, mon ami ; mettez-vous seulement à la porte. Tout beau, Tobi !

En effet, le vieillard ne fut pas plutôt dans la rue, que Tobi se mit à tirer, avec une vigueur inaccoutumée, du côté de la prison. Il n'y avait pas longtemps qu'ils avaient repris possession de leur asile, quand Olric entendit un bruit de pas.

— Est-ce vous, chère petite ? est-ce vous ?

— Moi-même, Olric.

— Ah ! je devais bien m'en douter, aux grognements de Tobi. Bon ! le voilà qui vous lèche. Eh bien ! eh bien ! quoi ? Où en êtes-vous ? Que vous ont-ils dit ? Vous rendent-ils la liberté ?

On peut douter si Roselle entendit les dernières paroles de son ami ; car la porte de la prison s'ouvrait devant elle, et ce fut à peine si elle eut le temps de lancer en l'air ces paroles : *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terrâ.*

— Oui, dit le vieillard, elle a raison. Toute la sagesse est là. Voilà soixante-douze ans passés que je remue sous le soleil, et je ne crois pas avoir jamais eu plus besoin de ramasser mon courage pour me résigner. Ah ! je le vois, une ligue d'enfer s'est formée contre cette innocente ; ils la tueront, ils lui ôteront du moins la liberté. C'est la dernière fois, peut-être, que nous nous rencontrerons ici-bas. Jamais, mon Dieu ! jamais, je dois le dire, je n'ai reçu un coup plus fort que celui-là. Je sens que cela va me percer le cœur. Mais, vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont remplis d'équité. Ma lampe s'éteindra bientôt ; la vie abandonne mes vieux membres, en même temps que l'espérance délaisse mon âme. Dois-je m'en plaindre ? Non, Seigneur. Le pauvre Olric, n'a de sa vie, murmuré contre votre Providence : il est trop vieux pour commencer. J'aurais bien désiré arriver avec elle au terme, la remettre aux mains de ce vaillant et fidèle chevalier, coller mes lèvres sur le tombeau de votre Fils, et mourir. Mais, si vous voulez me refuser cette joie, il ne tient qu'à vous. Toujours, toujours, je me soumettrai aux décrets de votre justice ; et, tant qu'il me restera un souffle de vie, ce sera pour dire comme elle : *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terrâ.*

XLVIII

UN HASARD DES COMBATS

La lassitude et le découragement avaient gagné l'âme de tous les croisés. Les plus intrépides, les plus dévoués sentaient tomber leur vertu. Depuis que Thierry de Flandres avait obtenu la préférence sur ses rivaux, pour la principauté de Damas, la mauvaise volonté des chefs s'était manifestée avec une nouvelle évidence. Comme le succès se faisait attendre, un avis fut ouvert de transporter le siège de l'autre côté, c'est-à-dire du côté des murailles. Idée funeste, qui devait entraîner la ruine de l'entreprise. D'autre part, les assiégés, voyant le relâchement de leurs ennemis, commencèrent à reprendre courage. Ils se ménagèrent surtout des intelligences parmi les barons chrétiens qui habitaient la Syrie ; ils vinrent à bout de leur persuader que les croisés d'Occident n'en voulaient pas moins à leurs principautés qu'à celles des Musulmans. Cette pensée prit bientôt racine dans des âmes molles, accessibles à la jalousie et livrées à la volupté. Le sultan de Damas sut y ajouter la séduction de l'or et des pierreries. De nombreux émissaires se glissaient déguisés dans le camp des chrétiens, et y versaient secrètement leurs présents corrupteurs. Peu à peu la désertion commença parmi ces princes, la plupart jeunes et débauchés. Toutefois, ceux d'Occident tenaient encore. Les rois surtout animaient, par leurs paroles et par leurs exemples, les soldats découragés, et tâchaient de rallumer le feu sacré, près de s'éteindre. Mais la fatale résolution était prise : le côté des jardins fut abandonné, tout le terrain gagné de ce côté-là perdu ; et le siège dut recommencer à nouveau, contre les remparts du levant et du midi.

Notre but n'étant point de faire l'histoire de la croisade, nous omettons ces détails pour revenir à notre jeune héros.

Il avait fort désapprouvé le parti qu'on venait de prendre. Il lui semblait que c'était folie d'abandonner ce qu'on avait si péniblement acquis, pour se heurter contre de nouvelles difficultés. Cependant, il n'en relâcha rien de son dévouement ni de son courage. A tous les assauts qui se donnèrent du côté des murs, il fit bravement son devoir dans les rangs des chevaliers du Temple. Un accident singulier signala encore pour lui une de ces journées de bataille.

Nous avons dit que le chef de l'armée assiégée était Ayoub, le père de la race des Ayoubites. A côté de lui combattaient ses deux fils, dont le plus jeune, Saladin, devint dans la suite si célèbre. Profitant de la mollesse des assiégeants, averti d'ailleurs par ses agents secrets, Ayoub avait fait une sortie vers la partie du camp qu'occupaient les Templiers. Quoique réduits à un bien petit nombre, ces braves chevaliers la soutinrent vigoureusement. La lutte fut vive ; le sol se joncha de corps morts. L'intrépide Ayoub, ayant confié à son fils aîné une partie de ses soldats, se tourna d'un autre côté ;